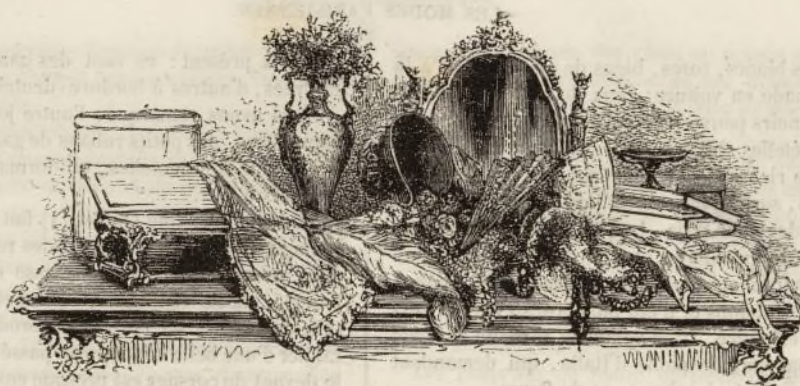




LES MODES PARISIENNES

*Chapeau de M.^{lle} B. Saborde rue Richelieu 27. — Mantelot de la M.^{me} Coucboumal
rue Vivienne 38 bis. Bonnet peignoir et lingerie de M.^{me} Colas rue Vivienne 47.
Corsets de M.^{me} Dumoulin rue basse du rempart 44.*

Paris chez Aubert et C.^{ie} Place de la Bourse.
Ayuntamiento de Madrid



MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIK DE V. —
L'EAU DE MÉLISSE (2^e partie), par MARIE AYCARD.
— CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS
ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



CONNAISSEZ-VOUS quelque chose de plus ennuyeux qu'un mauvais temps lorsqu'on veut montrer de jolies toilettes? Voilà pourtant ce qui est arrivé à propos des dernières courses du Champ-de-Mars. Il avait été fait bien des préparatifs; le soleil est si trompeur!... mais enfin on arrive, rien n'y manquait : chapeaux frais, mantelets roses, lilas, blancs, les uns garnis de dentelle, les autres de hautes franges, vrais mantelets de voiture; robes chinées garnis de volants découpés; robes chinées garnies de volants bordés de guirlandes de fleurs; redingotes de taffetas chinés (c'est la fureur!) garnies de petits volants de rubans en montants de jupe aux bords des corsages ouverts en cœur et aux bords des manches, peines perdues!... toutes ces jolies nouveautés ont disparu au fond des voitures, dont les

glaces ne se levaient qu'au moment du triomphe des vainqueurs.

« Partie remise, partie perdue! » dit-on; il n'en sera pas ainsi : nous avons eu les courses, et nous verrons de nouveau, à la prochaine belle soirée, ces toilettes presque inédites, revues, corrigées et augmentées.

Le mois d'avril a vécu; il s'est trop mal comporté pour que nous le regrettions. C'est comme un fâcheux dont la visite vous a obsédée, dès qu'il est parti, on doit se hâter de l'oublier; faisons de même : oublions ce fâcheux mois des giboulées et des tempêtes, et saluons mai, le mois des fleurs.

Mai sera-t-il cette fois une vérité? Pourrons-nous vanter la douceur de son caractère, parler promenade, c'est-à-dire toilette, ce texte inépuisable des conversations féminines?

Les modes de l'année 1850 resteront en mémoire par leur élégance : étoffes riches et gracieuses, brochées ou chinées, mantelets et pardessus sont généralement dans un plus haut degré de luxe que ne l'étaient les modes des années dernières.

Les dentelles qui garnissent les pardessus d'été et les petits mantelets-châles sont très-hautes, et un vêtement de ce genre, qui n'est pourtant qu'un accessoire, est d'un prix fort élevé.

Les mantelets les plus simples, lesquels sont aussi dans les conditions de la vraie mode parisienne, se garnissent d'une frange qui n'a pas moins de trente à trente-cinq centimètres de hauteur.

Il y a aussi des pardessus et des mantelets entièrement couverts d'une broderie au passé qui se garnissent de hautes dentelles ou de hautes fran-

ges : les blancs, roses, bleus de ciel destinés à la promenade en voiture; ceux de couleurs foncées ou les noirs pouvant se porter en toilette simple.

Les étoffes chinées peuvent elles-mêmes passer pour de riches étoffes, bien que ce ne soit que des taffetas, surtout les robes dites à *disposition*, qui se vendent par robe, lesquelles ont des volants bordés de guirlandes ou d'un dessin quelconque.

Nous trouvons encore les chapeaux et les capotes de printemps et d'été plus ornés, et, par surcroît d'élégance, voici venue ou revenue la mode des chapeaux de paille d'Italie, qui demandent des ornements de plumes ou de fleurs.

Les robes à corsage ouvert devant en cœur, les manches ouvertes, demandent des fichus riches et de jolies sous-manches; les uns et les autres ne leur font pas défaut : nos bonnes lingères ajoutent tous les jours un nouveau détail de luxe de broderies ou de dentelles à celui de la veille.

Les sous-manches sont surtout extrêmement variées; ainsi, aux sous-manches froncées sur poignets de mousseline brodée ou de dentelle avec volants, elles ont ajouté des manches ouvertes bordées de garnitures : les uns, pour le matin, en broderie anglaise; d'autres, pour la toilette simple, en mousseline bordée de garnitures en mousseline brodée; d'autres enfin en tulle garnies de deux ou trois rangs de dentelle, valenciennes, malines, application de Bruxelles, point d'Angleterre et point d'Alençon.

Madame Colas (1), cette lingère d'un goût très-pur et très-varié, ajoute encore à ces manches ouvertes des sous-manches dont le rang de garniture ou les deux rangs posent sur un poignet brodé sur lequel la manche est légèrement froncée, de manière que le bras ne soit pas aussi découvert qu'avec les manches tout à fait ouvertes : cela est bien pour le matin ou la matinée; mais, pour toilette un peu habillée, les manches ouvertes bordées de deux ou trois rangs d'engageantes en dentelle sont plus élégantes.

Nous voyons chez madame Colas des fichus dont les entre-deux brodés ne sont pas rapportés; ils sont brodés sur le fichu, et la dentelle qui fait volant plat ou froncé, selon la fantaisie ou plutôt la taille de la personne, est posée sous la broderie, c'est-à-dire qu'on pose la dentelle et qu'on brode l'entre-deux moitié sur la mousseline, moitié sur la dentelle.

Les bonnets de madame Colas sont de forme assez ronde pour poser sur le devant de la tête; mais ils sont garnis des côtés de façon à bien accompagner les côtés de la figure, la garniture posant au-dessus et au-dessous des bandeaux bouffants.

On n'a jamais fait d'aussi jolis rubans pour bon-

net qu'à présent : ce sont des gazes festonnées gaufrées, d'autres à bordure-dentelle.

Nous avons remarqué, l'autre jour, chez madame Colas, des petits rubans de gaze pour poser sur le pied des dentelles, qui formaient des petits anneaux à jour.

Madame Célestine Quillet (1) fait une nouvelle redingote qui vient à l'appui des remarques que nous avons faites sur la richesse des modes de l'année. Cette redingote, en taffetas glacé, en taffetas broché ou chiné, est brodée devant en tablier d'une belle broderie au passé en soie torse; le devant du corsage est presque entièrement couvert de cette broderie. Du bas de la robe, cette broderie est large de trente-cinq à quarante centimètres; du haut de la jupe, elle n'a plus que sept à huit centimètres. Les manches, ouvertes, sont bordées d'une haute broderie semblable.

Si la robe est en taffetas broché ou chiné de deux nuances, par exemple vert et noir, dans ce cas la broderie est noire; si la robe est fond feutre ou gris à dessins blancs, la broderie est en soie blanche. On ne peut rien imaginer de plus élégamment simple que ces redingotes.

Quant aux robes de bal et de soirée, la forme de corsage formant pièce devant avec berthe-châle encadrant cette pièce, est et sera encore longtemps de mode; c'est le style Louis XV qui domine tout, nos toilettes comme nos ameublements.

La République n'a pas eu le pouvoir de changer les modes, bien qu'elle ait fait quelques malheureux essais.

Les ombrelles ont acquis leur petit degré d'élégance, pour ne parler même que des ombrelles sans garniture pour la promenade à pied. Donc lesdites ombrelles sont à bordure couleur sur couleur, ou à bordure blanche sur couleur douce, telles que feutre à bordure blanche, rose à bordure blanche, blanche à bordure ruban broché, idem rose. Il y a beaucoup de ces ombrelles doublées, surtout les couleurs feutres, peu favorables au visage : ces dernières se doublent en rose ou en blanc; beaucoup d'ombrelles blanches sont doublées de rose.

Pour costume du matin, les peignoirs avec petits pardessus demi-ajustés restent et resteront, je crois, très-longtemps à la mode. La mousseline de laine, les jaconas à dessins perses sont les étoffes en faveur. Beaucoup de dames font garnir les jupons de deux hauts volants, le second moins haut que le premier; le pardessus a son volant de hauteur calculée pour faire suite aux deux volants de la jupe.

Le complément ordinaire de ces costumes du matin est un fichu à jabot : le col composé d'un entre-deux bordé d'un volant; le fichu bordé d'un

(1) Rue Vivienne, 47.

(1) Rue Choiseul, 23.

entre-deux avec jabot. Les sous-manches ouvertes ou froncées sur poignet avec garniture; toutes en broderie anglaise.

Il se fera beaucoup de ces toilettes en mousseline brodée au crochet doublée de florence rose ou bleu; les volants de robe et de pardessus seront festonnés.

Nous l'avons dit, les chapeaux sont fort élégants; une visite chez mademoiselle L. Laborde nous a prouvé la vérité de ce fait.

Mademoiselle Laborde nous a montré des chapeaux en paille d'Italie d'une grande finesse qu'elle garnit de délicieuses petites plumes; d'autres avec ornement de fleurs des champs: coquelicots, épis verts, pâquerettes, fleurs de luzerne et herbes vertes; d'autres enfin garnis d'un bouquet de fleurs mélangées de fruits.

Ses capotes de crêpe lisse à petits bouillonnés sont ornées de fleurs ou de petits marabouts frimés.

Nous citerons aussi ses capotes tout en blonde de soie espacée par des entre-deux de blonde, qu'elle orne de branches de lilas blanc et lilas; de fleurs de pommier, de mimosa et de belles-de-nuit;

— Des chapeaux de paille de riz ornés sur le bord des passes par des petites fontanges en ruban, ces mêmes petites fontanges se retrouvent autour du fond; une branche de fleurs ou des plumes nuancées dans les couleurs des doublures de passe viennent en compléter l'ornement.

Généralement il faut dire que les passes des chapeaux de paille de riz sont plus volontiers doublées en tulle ou crêpe blanc qu'en taffetas de couleur. Ces doublés de crêpe ont des froncés de blonde dans lesquels on pose les fleurs; ces doublés en tulle sont légèrement bouillonnés.

Mademoiselle Laborde (1) garnit beaucoup de chapeaux en paille ouvragée paille et brun, ou plutôt paille et noir, avec une petite tresse de paille et de velours noir bordée d'une petite blonde noire. Cet apprêt, qui commence au milieu du rond du chapeau, tourne en spirale et garnit tout le fond; la passe est unie: seulement, la paille du bord fronce et relève un peu. Ces chapeaux sont doublés de taffetas ou de crêpe lisse bouillonné paille; dans ce cas, le bavolet est en taffetas paille garni d'un double rang d'apprêt semblable à celui du fond du chapeau.

On porte assez de ces pailles mélangées paille et noir; cela est solide, mais ne nous paraît point une mode d'été.

Ces pailles pourront être d'une grande utilité pour la campagne en ce qu'elles résisteront au soleil.

Nous avons vu une capote de blonde blanche des demoiselles Ode qui était assez courte des

joues, très-ouverte des côtés et aplatie du milieu. Malgré la réputation de ces demoiselles, nous doutons qu'elles puissent faire adopter cette forme exagérée.

Madame Barenne garnit beaucoup de chapeaux de paille avec des bouquets de fleurs des champs, auxquels on trouve moyen, par le mélange des fleurs, de donner un aspect nouveau.

On fait aussi dans cette maison des capotes de crêpe ornées de bandes de paille d'Italie; les coquelicots escortés de fleurs des blés, leurs sœurs aimées, ornent encore ces capotes.

Les chapeaux du matin en paille de fantaisie reçoivent de gros nœuds plats posés sur la passe.

Sur des capotes de crêpe lisse légèrement bouillonné on pose des bouquets de fleurs de violettes, montées en petites branches. — Cette manière de monter les fleurs de violettes les rend d'un emploi plus gracieux pour ornement de chapeau.

Dans notre prochain article de modes nous espérons pouvoir donner à nos lectrices la description de quelques ensembles de toilettes, toujours retardées à notre grand regret par le froid et le mauvais temps.

LONÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Chapeau de paille cousue ouvragée orné d'une demi-guirlande de fleurs mélangées. — Mantelet brodé en petite ganse et lacet de soie. — Redingote garnie devant de volants découpés.

Bonnet de dentelle orné de ruban. Pardessus et jupon de jaconas à dessins perses, garnis de volants surmontés d'une fontange tuyautée. Le pardessus est en forme de paletot demi-ajusté. Le jupon n'a pas de corsage, il est monté sur une ceinture ronde.

PATRONS.

Patron de robe de petite fille de trois à quatre ans. — Cette broderie doit se faire sur le lé du devant de la robe. Quant au corsage, la pièce brodée peut se rapporter; surtout si l'on veut mettre autour du haut du corsage une garniture froncée faisant berthe. Cette garniture descendrait de chaque côté de la broderie; on peut, dans ce cas, ne pas faire le feston des côtés de la pièce: comme aussi on peut supprimer la broderie du haut, qui serait cachée par le volant. La garniture désignée pour le haut de la robe doit servir pour le bas des petites manches.

Il y a encore deux broderies anglaises pour volants de bas de manches, de fichus, de pantalon d'enfant.

L'entre-deux pour broderie au plumetis peut servir pour brandebourgs de fichu, pour bas de manches et col renversé, lequel se borde d'un volant de dentelle.

Les dames nous sauront gré de signaler à leur attention un des produits les plus utiles pour la toilette et dont le choix est de la plus haute importance. Ce nouveau produit est la *Pommade philomène* de la Société hygiénique de la rue

(1) Rue Richelieu, 77.

Jean-Jacques Rousseau, 3. Cette préparation est onctueuse et fondante; elle rend les cheveux brillants et souples, les fait pousser et les empêche de tomber. Les matières dont elle se compose sont de la plus grande pureté, et par conséquent ne laissent sur la tête ni résidu, ni pellicules; c'est surtout pour ces sortes de préparations que le choix des parfums n'est pas indifférent. Aussi n'a-t-on employé pour la *Pommade philome* que des odeurs d'une suavité douce, fraîche et salubre.

MUSIQUE.

L'éditeur J. MEISSONNIER fils, 22, rue Dauphine, vient de faire paraître une collection de *Scènes dramatiques* pour les JEUNES PERSONNES, paroles de PLOUVIER, musique de LUIGI BORDESE, destinée à un grand succès; elles sont intitulées :

1^o *Jeanne d'Arc à Rouen*, 2^o *Jane Grey*, 3^o *Corinne*, 4^o *Clotilde, reine des Francs*; 5^o *la Vierge de Vaucouleurs*, 6^o *Chimène*.

Chacune de ces scènes est un morceau développé : récitatif, andanté et allégre final; ce sont des airs composés dans le médium de la voix, avec points d'orgue et roulades *ad libitum*, sur des paroles convenables pour les demoiselles. Enfin ce sont des morceaux d'étude qui peuvent se chanter dans les soirées avec beaucoup d'effet : instruire et intéresser à la fois, voilà le but de ces charmantes compositions que nos principaux professeurs se sont empressés d'adopter pour leurs élèves.

L'EAU DE MÉLISSE.

(SCITE.)

II.

« Madame, dit-elle en s'adressant à ma mère, tous mes malheurs viennent d'une beauté dont je n'ai jamais été fière et que j'ai maudite bien souvent; j'ai aussi le cœur porté non pas précisément à la tendresse, mais à la reconnaissance; ces qualités, qui m'auraient rendue heureuse si j'étais née dans une position élevée, ont rempli ma jeunesse de trouble et de douleur. Je suis la fille d'un médecin de Vitré, petite ville de Bretagne, où le talent de mon père ne pouvait guère augmenter sa fortune, qui était des plus médiocres. Je me nomme Rose Dupuis; quand j'eus quinze ans, mon père, convaincu qu'il ne pourrait pas m'établir avec avantage dans une ville où il avait beaucoup de peine à subsister, fit le projet de venir à Paris. La grande réputation qu'il avait à Vitré et dans

les environs lui était plutôt nuisible qu'utile; ses connaissances en chimie et en botanique, les cures merveilleuses qu'il opérait le faisaient passer pour un sorcier. Il avait le secret d'une eau souveraine; quelques gouttes de cette liqueur suffisaient pour rappeler à la vie et pour éloigner les maladies les plus dangereuses. Ce secret, il me le communiqua, et si je ne m'en suis pas servie jusqu'ici pour moi-même, c'est qu'il est sans vertu pour la guérison des blessures et des plaies intérieures.

« Ma fille, me dit-il, je n'ai d'autre fortune à vous laisser que le secret que je vous confie; il suffira, si vous savez l'employer à propos et en faire un usage convenable. Tous les hommes craignent la mort; mettre entre vos mains les moyens de l'éloigner, c'est vous enrichir. »

« Nous partîmes pour Paris et nous ne partîmes pas seuls : il y avait, dans les environs de Vitré, un jeune gentilhomme qui s'était épris pour moi de la passion la plus violente; il nous suivit sans que nous nous en doutassions, et arriva à Paris quelques jours après nous. Là m'attendait mon premier malheur; mon père mourut, il me laissa seule, confiée aux soins d'une vieille parente que je n'avais jamais vue et chez laquelle le gentilhomme qui nous avait suivis, et qui n'était autre que le malheureux chevalier de L***, ne tarda pas à me découvrir. Le chevalier commença par se faire bienvenir de ma parente, puis il me déclara son amour. Il était riche, bien fait, jeune, et il avait l'intention de m'épouser, mais, avant de me donner son nom et sa fortune, il voulait être aimé; le deuil tout récent dont j'étais couverte nous laissait le temps nécessaire pour nous bien connaître et nous apprécier.

« Je ne pouvais faire un meilleur choix, et une fille comme moi, sans naissance et sans fortune, était trop heureuse qu'un galant homme, tel que l'était le chevalier, voulût bien s'attacher pour toujours à elle. Le chevalier était content de l'affection que je prenais pour lui, lorsque je m'aperçus que, soit dans mes courses avec ma parente, soit dans mes promenades avec le chevalier, j'étais suivie. J'appris bientôt d'où venaient ces obsessions. Le jeune comte de Miranda, issu d'une branche cadette de l'illustre maison de ce nom, m'avait vue à l'église et c'était lui qui me poursuivait de son amour. Il m'écrivait tous les jours, il me faisait les propositions les plus brillantes, et enfin, poussé sans doute à bout par mon silence, je reçus une lettre où il me disait :

« Je sais, mademoiselle, que vous m'avez vu; » vous savez, vous, que je suis jeune, d'une » taille élégante, et que j'ai une figure qui ne » déplaît pas généralement; vous connaissez ma » fortune, ma famille et mon nom : je mets tout » cela à vos pieds. Dites un mot, et vous êtes la » comtesse de Miranda. Les engagements que » vous avez pris envers M. le chevalier de L***

» ne sont pas irrévocables, et il vous sera facile de l'éloigner. »

» J'avais vu, en effet, poursuivit mademoiselle Rose Dupuis, le comte de Miranda, et il avait quelque raison de vanter sa figure, qui était belle, quoiqu'elle portât le signe d'un caractère violent et impérieux; mais j'avais de l'affection pour le chevalier, et cette lettre ne fit que hâter nos préparatifs de mariage. Déjà ma parente avait pris le chemin de Vitré, et nous devions nous y rendre le chevalier et moi pour nous marier dans le château de L***, lorsque, la veille même de notre départ, nous fûmes retenus fort tard dans une assemblée, et, en nous retirant au milieu de la nuit, notre carrosse fut arrêté; M. le comte de Miranda pria le chevalier de descendre, et vous connaissez l'issue du combat funeste des deux rivaux...

» Je me crus, continua Gabriel Landry, le plus heureux des hommes; le chevalier de L*** était mort, mademoiselle Rose Dupuis n'aimait pas le comte de Miranda, qui, après son duel, avait dû quitter Paris pour se mettre à couvert des poursuites qu'on n'avait pas manqué de faire, et enfin cette parente, la seule espérance de la jeune fille, venait de succomber à Vitré aux atteintes d'une fièvre pernicieuse. Mademoiselle Rose Dupuis était donc en mon pouvoir, seule, sans fortune, sans ressource. Ce que la raison et les remontrances de ma mère n'avaient pu faire, l'amour l'opéra. Je renonçai à devenir mousquetaire; plus de débauches, plus d'ivresse, plus de jeu, je me remis au barreau, et au lieu de dissiper la fortune de mon père, je ne songeai plus qu'à l'augmenter. Il dépendait de mademoiselle Dupuis de faire de moi le plus honnête homme de France, car je suis, monsieur, d'un naturel doux et tranquille: ma vie s'arrangeait d'elle-même.

— Ah! dit l'abbé Prévost, je vois ce que c'est: cette jeune fille ne vous aimait pas.

— Elle paraissait m'aimer, monsieur l'abbé, répondit Landry. C'était une personne, comme elle le disait elle-même, plutôt reconnaissante que tendre et qui s'attachait en raison de ce qu'on faisait pour elle. Or, je lui offrais tout ce que j'avais au monde, ma personne comprise, et elle me devait la vie. Il est vrai que mon alliance ne valait pas à beaucoup près celle du chevalier et du comte de Miranda, et que je la faisais déchoir, mais l'un était mort, l'autre devait être loin de Paris; la fille d'un médecin, d'ailleurs, pouvait bien épouser un avocat au Châtelet; il n'y avait que son extraordinaire beauté qui pût lui donner des espérances au-dessus de sa position, et, cette beauté, elle paraissait l'ignorer et en faire peu de cas.

» Cinq ou six mois se passèrent en convalescence de sa part, en projets d'avenir de la mienne. Nous devions nous marier à Saint-Leu, la paroisse où j'ai été baptisé. J'étais tranquille, ne redoutant

rien, me croyant aimé et aussi sûr de mon bonheur que l'on peut l'être. Vous allez voir que j'ignorais ce qui se passait autour de moi. La veille du jour fixé pour mon mariage, je fis cadeau de quelques pierreries à mademoiselle Rose Dupuis, elle les reçut avec une joie et un semblant d'amour qui aurait dissipé la méfiance de l'homme le plus soupçonneux.

« — Je veux vous rendre plus que vous ne me donnez, me dit-elle.

» — Vous me donnez votre cœur, lui répondis-je galamment, vous me donnez votre main, ma chère Rose, c'est plus que tous les trésors de l'univers ne peuvent payer.

» — Non, reprit-elle, je vous dois la vie, il faut que je vous fasse part de la seule fortune que je possède. »

» Elle me donna alors la recette de cette eau merveilleuse que je distribue sur les grands chemins d'une manière qui vous étonne.

» — Rose, lui dis-je en recevant malgré moi le papier écrit de la main de son père, Rose, si c'est un trésor que vous me donnez-là, qu'il nous soit commun, comme tout doit l'être désormais entre nous.

« — Non, non, mon ami, il faut que cette recette vous appartienne. »

» Elle logeait chez moi, monsieur l'abbé, continua Landry, et cette conversation avait lieu le soir dans l'appartement de ma mère. Nous nous séparâmes bientôt après; elle passa chez elle, et moi je me retirai dans ma chambre, qui devait dès le lendemain cesser d'être solitaire. Le lendemain, elle était partie!

— Évanouie comme une ombre? dit Prévost.

— Non, monsieur l'abbé, ceci est une histoire; partie par la fenêtre qui donnait sur la rue.

— Ah! dit Prévost, ce fut le comte de Miranda qui, au lieu de quitter Paris, s'était tenu caché, et comme la violence ne lui avait pas réussi une première fois, il employa la ruse?

— Précisément.

— Mais comment mademoiselle Rose, reprit Prévost, n'appela-t-elle pas? Elle n'avait qu'à pousser un cri, vous étiez à deux pas,

— Il y a apparence que ce fut elle-même qui ouvrit la fenêtre, elle-même qui avait préparé tous les moyens de fuir, elle, monsieur l'abbé, elle à qui j'avais sauvé la vie, et qui devait m'épouser le lendemain!

— Et vous dites, demanda Prévost, que le ravisseur fut le comte de Miranda?

— Lui-même.

— Celui dont l'épée avait tué le chevalier de L..., qui l'avait aimée le premier, celui qui l'avait blessée elle-même presque mortellement?

— Oui, monsieur l'abbé.

— Et qui donc avait décidé cette jeune personne à montrer autant d'ingratitude pour la mé-

moire du chevalier et pour le dévouement d'un homme tel que vous ?

— Deux mobiles bien communs dans le monde, monsieur l'abbé, l'orgueil et l'intérêt.

— Voilà un caractère bien odieux, monsieur Landry; il est impossible de le présenter sous des couleurs intéressantes.

— Vous avez raison, mais quand on avait vu Rose, quand on s'était laissé prendre au charme dangereux de son excessive beauté, il était impossible aussi de la croire à ce point ingrate et perfide. Je supposais tout, excepté sa connivence avec le ravisseur. Je pris mon épée, et, cachant ma figure sous les plis d'un manteau, je quittai ma maison et courus comme un furieux, sans savoir où j'allais, me heurtant à tous les passants, et ignorant encore où je devais porter ma vengeance. Je croyais Rose aussi malheureuse que je l'étais, et j'accusais le comte de Miranda, ou du moins ses agents, car je croyais le comte hors de Paris, et je pensais en frémissant que sans doute celle que j'aimais était déjà loin, et que ses ravisseurs s'étaient empressés de conduire la victime au comte de Miranda.

» Où courir alors ! quel chemin prendre ! J'errais dans Paris et machinalement je suivais la route de Saint-Denis, lorsque arrivé près d'une des dernières maisons du faubourg, le long du mur d'un jardin, je crus reconnaître la voix de mademoiselle Rose ; je m'arrêtais, j'écoute : c'était elle ! Je suis fort, monsieur l'abbé, vigoureux et lesté : j'escaladai le mur du jardin et d'un saut je tombai debout devant la perfide qui poussa un cri d'effroi : comme vous le pensez bien, elle n'était pas seule, le comte de Miranda était auprès d'elle ; je tirai mon épée, mais le comte, au lieu d'agir en galant homme, ne crut pas devoir traiter un avocat au Châtelet de la manière dont il avait traité le chevalier de L*** : au lieu de dégalner, il appela ses domestiques : en un moment je me vis entouré de gens armés, l'un d'eux même fit feu sur moi.

» Alors je me jetai sur cette troupe, et je mis dans mon attaque tant d'impétuosité qu'en un clin d'œil trois hommes furent hors de combat ; je me serais facilement défait du reste et peut-être du comte lui-même si aux cris de tous les domestiques de l'hôtel une escouade de carabiniers ne fût accourue. Quand ces braves me virent seul contre tant de monde, ils m'ouvrirent eux-mêmes un passage, car ils virent bien à mon attitude que je n'étais pas un malfaiteur, et la présence de mademoiselle Rose, que le comte de Miranda couvrait de son corps, leur fit penser que c'était une affaire d'honneur qui m'avait mis les armes à la main.

» Je n'avais qu'une voie de salut, je la saisis et quittai l'hôtel par le même chemin qui m'avait servi à y pénétrer. Quand je fus en sûreté et hors de Paris, je réfléchis à ma situation ; j'étais

perdu ; j'avais pénétré dans une maison habitée, j'avais tué ou blessé quatre ou cinq personnes, le comte de Miranda ne devait rien négliger pour tirer de moi une vengeance facile, et ce n'était pas un avocat au Châtelet qui pouvait ignorer la fin qui m'attendait si je tombais jamais dans les mains de la justice : j'étais destiné au dernier supplice.

MARIE AYCARD.

(La suite au prochain numéro.)

GAUSERIES.

*. Non, il ne sera pas dit que nous la laisserons dans la solitude, dans l'abandon, sans seulement annoncer son arrivée. Les journaux ont tant parlé d'elle quand elle était célèbre, courtisan du malheur, jetons quelques fleurs sur son obscurité.

Et pourquoi garderions-nous le silence ? parce qu'elle n'arrive pas de Tombouctou, parce qu'elle n'a pas été donnée à la France par un soudan ; ingrat public parisien, réserverais-tu maintenant tes attentions, et vous, journaux, n'auriez-vous plus de réclames que pour les girafes ?

Quel changement en si peu de temps ! mais quels changements aussi dans le monde depuis le jour où, Maintenez éphémère, elle voyait la Bavière à ses pieds,

Où elle émerveillait la Suisse des effusions de son désespoir lorsque, exilée par l'émeute, elle attendait le rappel d'un roi,

Où Londres tout entier la suivait au tribunal !

Nous ne rappellerons pas ces époques lointaines où la gloire commença à projeter sur elle ses premières lueurs, où l'histoire du gendarme circulait de bouche en bouche, où l'univers paraissait suspendu à sa cravache, où trois nations puissantes, l'Angleterre, l'Espagne, l'Allemagne, se disputaient l'honneur de lui avoir donné le jour. Adieu berceau de sa renommée depuis si longtemps entraîné sur le fleuve du passé vers l'océan de l'oubli.

Je sens que je m'attendris et que je vais me répandre en phrases lamentables. Il est temps d'essuyer mes larmes.

Revenons donc sur nos pas, et voyons où en était le monde lorsqu'elle florissait, rayonnait, brillait, rutilait, flamboyait au firmament de la mode. La monarchie s'en allait sur son déclin, les parfaits gentilshommes, les coulissiers, la soutenaient seuls et lui donnaient quelque force. La grande nouvelle du jour, c'était la maladie d'un cheval ou l'indisposition d'une lorette. *Nautilus* a la fièvre et ne pourra pas courir demain, *Frisette* s'est foulé le pied et ne dansera pas ce soir, adieu l'agrément et la grâce de Mabilly ; par quel furieux lansquenet remplaçons-nous les plaisirs de la soirée ?

Songez donc quelle héroïne ce devait être en de pareils temps que cette femme qui entraînait à son char des journalistes, des rois et des lieutenants de la garde de la reine d'Angleterre.

Hélas ! cette héroïne a passé comme le vent, comme l'ombre, comme le roman d'aujourd'hui, comme le vau-deville d'hier, nous dirions comme la dernière tragédie, si les tragédies passaient.

Elle est venue à Paris chercher si le soleil de la publicité avait encore quelques rayons pour elle. Il est si doux de rajeunir à la chaleur vivifiante de la réclame, d'éclorre pour ainsi dire une seconde fois ! Le ciel est resté voilé, le soleil n'a pas daigné paraître, la pauvre reste à se morfondre dans les ténèbres.

Les esprits et les journaux sont ailleurs. C'est à peine si ce nom qui les remplissait autrefois est tombé en deux ou trois rencontres des lèvres dédaigneuses de quelques gazettes. On a dit qu'elle assistait aux dernières courses du Champ-de-Mars. N'a-t-on pas annoncé également qu'on y avait remarqué l'équipage du nain Van Tromp ?

O vous toutes qui croyez à la gloire, femmes qui rêvez une existence tissée de roses, de rois de Bavière, de réclames, de lieutenants aux gardes, songez que vous aurez trente ans un jour, que la vogue se retirera de vous, et qu'on vous citera, si on vous cite, entre un nain et un géant quelconque, c'est là le sort qui vous attend, c'est le sort de Lola Montès.

* L'année 1850 sera mémorable dans les souvenirs des amateurs d'histoire naturelle en France.

Et qui n'est pas un peu amateur d'histoire naturelle, depuis l'enfant qui aime les papillons et les hannetons jusqu'au vieillard qui raffole des chiens et des chats !

Quant à moi, j'avoue que je suis ravi de l'arrivée d'une girafe à Paris.

Depuis longtemps j'étais mélancolique, j'avais du vague à l'âme, il me semblait qu'il me manquait quelque chose, et je ne pouvais pas me dire quoi ; il me manquait une girafe.

Maintenant j'ai ma girafe, rien ne manquera désormais à mon bonheur.

Ce qui ajoute encore à ma félicité, c'est que cet animal rare est envoyé à la France par le sultan de Tombouctou.

Tombouctou, cette ville merveilleuse dont l'existence était regardée comme fantastique par une foule de gens, se trouve maintenant avoir acquis ses lettres de grande naturalisation dans tous les dictionnaires de géographie.

Non-seulement Tombouctou existe, mais encore Tombouctou produit des girafes, et ces girafes sont la plus belle branche de son commerce d'exportation.

Le cadeau diplomatique du sultan de l'intérieur de l'Afrique est escorté de quatre nègres qui, à mes yeux, ne sont pas moins précieux que la girafe elle-même ; puissent les professeurs du Jardin-des-Plantes avoir l'idée de retenir dans une des serres de l'établissement les quatre nègres de Tombouctou !

Voilà encore des objets de haute curiosité !

D'ailleurs la santé de la girafe exige que ses compatriotes ne la quittent pas. Si on la prive de sa société habituelle, l'infortuné voyageuse périra d'ennui.

L'histoire de l'âne écossais de l'Institut agronomique de Versailles est encore présente à toutes les mémoires.

Cet âne avait coûté mille écus, mais il dépérissait à vue d'œil, le spleen le minait, on avait oublié de lui donner un palefrenier parlant sa langue.

Après six mois, on a été obligé de payer une somme folle pour se procurer un Ecossais, en costume national, sachant jouer de la cornemuse.

Maintenant ce monsieur étranger passe ses journées à jouer à l'âne de Versailles le ranz des vaches écossais, et cet animal a tellement engraisé de joie qu'on le prendrait pour un hippopotame.

Si l'on ne retient point au Jardin-des-Plantes, par ruse ou par force, les indigènes africains qui accompagnent la girafe, on sera obligé, avant peu, de faire barbouiller de noir de fumée quatre professeurs pour leur faire remplir auprès de la girafe l'emploi de faux nègres de Tombouctou.

Et franchement cela m'affligerait ; d'abord un peu pour les professeurs qui pourraient ne pas aimer le noir de fumée, et ensuite beaucoup pour la girafe qui ne tarderait pas à reconnaître la supercherie et n'en serait que plus malheureuse dans son isolement.

Vous me direz qu'il y a au Jardin-des-Plantes des ours ; mais des ours sont une triste société, à moins qu'ils ne possèdent une foule de talents d'agrément comme ceux de Schahabaam !

* Aimez-vous la schotich, on en a mis partout !

Il n'y a plus de bal public sans schotich, — schotich par-ci, schotich par-là. — Hors la schotich, point de salut pour les entrepreneurs de fêtes champêtres.

Mais, me direz-vous, pour peu que vous soyez habitant de la place des Vosges, de Quimper-Corentin ou des Batignoles, et que vous n'ayez pas la moindre teinture des danses nouvelles ! qu'est-ce donc que la godiche ?

— La schotich ?

— Oui, la scho... comme vous dites.

— Eh bien, la schotich est comme qui dirait la polka.

— Mais alors pourquoi ne pas l'appeler polka ?

— Parce qu'il faut du nouveau sur l'affiche, et de plus, à proprement parler, ou plutôt à proprement danser, la schotich n'est pas tout à fait l'ancienne et vénérable polka.

— Pourquoi vénérable ?

— Parce qu'en France toute danse âgée de huit ans est vieille, et tout ce qui est vieux est vénérable.

— Je n'ai plus rien à reprendre à votre épithète, va donc pour la vénérable polka.

— Si cela vous contrarie trop, je retire mon mot.

— Nullement, allez toujours.

— Eh bien, la schotich est comme qui dirait un mélange de polka hongroise et de gigue anglaise.

— Où danse-t-on la schotich ?

— Partout... à la salle Sainte-Cécile, à Mabille, au cours de Laborde et à celui de Cellarius... Tout homme qui se respecte apprend aujourd'hui la schotich.

— Mais en ce cas la schotich est plus qu'une danse, c'est un événement !

— Je cherchais le mot, vous l'avez trouvé !... Avant peu vous verrez que tout se fera à la schotich, comme naguère tout se faisait à la polka.

— Ma foi, je n'y tiens plus et je cours chez Cellarius.

— Pourquoi faire ?

— Pour apprendre à danser la schotich !

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-MONTANSIER. — *Traversin et Couverture*, parodie en quatre actes par MM. Varin et Labiche. — Quatre actes pour une folie, c'est beaucoup, attendu qu'Aristote nous a dit qu'en fait de folies les plus courtes étaient les meilleures. Lisez son chapitre des parodies-vaudevilles.

A vrai dire, en voyant l'affiche, ces quatre actes ne m'effrayaient pas trop, je savais que la pièce était de MM. Varin et Labiche, et on ne s'ennuie jamais en compagnie de gens d'esprit.

Je continue à maintenir que ces deux auteurs sont spirituels, mais leur dernière pièce n'ajoutera rien à leur réputation.

MM. Varin et Labiche ont suivi pas à pas le héros du drame de M. Lamartine, qu'ils ont qualifié du nom de *Traversin* ; pas M. de Lamartine, bien entendu, je veux parler du général noir.

Il est donc inutile de vous raconter la pièce, car sauf qu'on ne parle pas en vers au théâtre Montansier, on s'y livre aux mêmes évolutions qu'au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Nous avons danse des nègres, monologue de Traversin, défilé de l'armée française, remonologue de Traversin, assassinat du traître Moïse, reremonologue de Traversin, etc., etc.

Le rôle du général noir est joué au théâtre Montansier par Ravel, qui, dans tous ses monologues, ne nous rappelle que très-médiocrement l'artiste de la Porte-Saint-Martin. Frédéric Lemaître est quelquefois bien plus drôle !



Explication du dernier Bébus.

L'âne, huis, tous les chats sont gris.
(La nuit tous les chats sont gris.)

1850. — PRIME EN OR ET ARGENT.

Quelques avantages offerts aux abonnés ont déterminé en très-peu de temps huit mille personnes à souscrire au *Journal pour rire*; nous voulons aujourd'hui, par un large sacrifice, augmenter rapidement la liste des abonnés aux *Modes parisiennes*. A cet effet, nous nous sommes adressés à M. Froment-Meurice, orfèvre-joaillier de la ville de Paris, et, grâce à des moyens spéciaux qui permettent d'abréger le travail et par conséquent de diminuer la main-d'œuvre, qui est, comme on sait, la principale dépense dans la joaillerie; grâce à l'importance de notre achat, nous avons obtenu de ce fabricant une remise qui nous permet d'offrir à toute personne qui s'abonne pour un an aux *Modes parisiennes* et paye 28 fr. pour cet abonnement,

UNE JOLIE BROCHE-ÉPINGLE, EN OR ET ARGENT,

qui se vend **VINGT FRANCS** dans le magasin de M. Froment-Meurice.

A toute personne qui, au lieu de 28 fr., verse pour son abonnement d'un an 40 fr., au lieu de la broche indiquée ci-dessus, nous donnons

UNE BROCHE-ÉPINGLE D'UN PLUS GRAND MODÈLE ET PLUS RICHE,

qui se vend **QUARANTE FRANCS** chez M. Froment-Meurice.

Chaque broche sera livrée dans un petit écrin garni de velours. — Moyennant 2 fr. de plus (30 fr. pour la petite broche ou 42 pour la grande), nous la ferons tenir *franc de port* sur tout le parcours direct des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Pour avoir droit à cette prime, il faut : 1° Payer ou avoir payé une année entière d'abonnement; 2° ne pas avoir reçu de prime pour l'abonnement d'un an qu'on a souscrit.

La prime ne sera pas donnée aux personnes qui, étant abonnées, complèteraient leur année d'abonnement. Il faut absolument souscrire pour une année entière et la payer d'avance.

Tout abonné qui n'aurait pas droit à recevoir la prime de 1850, parce qu'il aurait reçu une prime des années précédentes pour son abonnement actuel, — ainsi que tout abonné qui désirerait deux exemplaires de la prime de 1850, devra nous adresser : 40 fr. pour la petite Épingle-broche; 25 fr. pour la grande. — 2 fr. de plus pour recevoir l'épingle *franc de port* sur le parcours des chemins de fer et des Messageries nationales ou générales.

Les souscripteurs de l'étranger devront s'adresser — pour recevoir la prime de 1850 — à l'intermédiaire par lequel ils ont pris leur abonnement.

Au Sablier-Deuil, 2, boulevard Montmartre. Assortiments complets de tissus noirs et gris, châles longs et carrés, lingerie et modes particulières; cravates spéciales pour deuil; orléans, toiles valencias, baréges.

Enveloppes comiques. 12 enveloppes ornées de dessins comiques par T. Maurisset. Ces enveloppes ne sont bonnes que pour des lettres écrites dans l'intimité d'amitié : c'est une plaisanterie, un joujou fort amusant. Prix de la douzaine toute variée : 4 fr. 50.

Physionomie de la Garde impériale.

Grande lithographie de 67 centimètres sur 42, papier grand-colombier. — Prix : 6 francs. — Ce beau dessin de L. Lassalle est exécuté d'après le tableau peint par Lorentz, et exposé au salon de 1848. Il représente un bataillon de la garde impériale, et donne l'idée la plus fidèle possible de ce corps privilégié. A Paris, chez Desforges, marchand de tableaux, boulevard Montmartre, en face le théâtre des Variétés.

Paris. — Typographie Plon frères, rue de Valenciennes 36.